

Historiciser, démocratiser, mythifier : des différents usages de Proust sur la scène culturelle et muséale

Sandra Cheilan

Abstract. If the passion of Proust for arts and museums is no longer in doubt, there is still exploration left to do concerning the growing Proustomania for which numerous cultural establishments show an interest, from the creation of the Museum of Marcel Proust in Illiers-Combray in 1971 till the very recent opening of the Villa du temps retrouvé found in Cabourg in July 2021. Many exhibition curators and officers in charge of the cultural policy of the country, including Norman lands, saw in *Recherche* an inexhaustible collection of inspiration and exhibitions. Has Proust consequently turned into a museum one hundred years after his birth? Would it be possible that, beyond the real figure of the writer, a mythical and aesthetically pleasing figure of Proust has formed itself as exhibitions go by? By combining aesthetic analysis, art history and field survey, we will analyze this “Proust effect” upon the cultural and aesthetic French scene that we will analyze through the exploration of museums and emblematic places of this appropriation of the Proustian work and the figure of the writer.

Si la passion de Proust pour les arts et les musées n'est plus à prouver, reste à explorer la proustomanie croissante dont témoignent de nombreux établissements culturels, depuis la création du Musée Marcel Proust à Illiers-Combray en 1971 jusqu'à la très récente ouverture de la Villa du temps retrouvé à Cabourg en juillet 2021. De nombreux commissaires d'exposition et chargés de la politique culturelle des territoires, notamment des terres normandes, ont vu dans *À la recherche du temps perdu* un fonds inépuisable d'inspiration et d'expositions. Cent ans après sa mort, Proust se serait-il donc muséifié ? Serait-il possible que, par-delà la figure réelle de l'écrivain, une figure mythique et esthétique de Proust se soit constituée au fil des expositions ? C'est cet « effet Proust » sur la scène culturelle et esthétique française que nous allons analyser à travers l'exploration de musées et de lieux emblématiques de cette appropriation tant de l'œuvre proustienne que de la figure de l'écrivain.

D'abord figure patrimoniale à laquelle on dédie des lieux culturels, Marcel Proust et son œuvre sont devenus des grilles de lecture d'une époque (la Belle Époque), ce qui donne une caution éthique, esthétique, voire commerciale à des événements culturels. Éclairage historique, légitimation esthétique, effet de lecture et d'écriture, il s'agit à chaque fois de découvrir une époque ou un lieu avec les yeux de Proust, grâce à des effets de citation et de correspondance entre la thématique d'exposition retenue et l'œuvre de Marcel Proust. En mêlant biographique et historique, réel et fiction, les différents musées et lieux d'exposition ont redessiné l'image de Marcel Proust et façonné un mythe qui dépasse largement la stature de l'écrivain réel. De la démocratisation d'une œuvre à la commercialisation d'un auteur, décliné en produits dérivés, du mythe populaire à la ré-initiation littéraire, de la muséification au voyage esthétique, auquel sont conviés les visiteurs, quels sont les différents usages de Proust sur la scène culturelle et muséale ?

En croisant analyse esthétique, histoire de l'art et enquête de terrain, il s'agira d'analyser « l'effet Proust » dans la scénographie muséale et dans la politique culturelle des territoires et de voir comment *À la recherche du temps perdu* et Marcel Proust sont devenus des mythes (esthétiques et historiques), au fil des expositions et des événements culturels.

1. Proust, guide conférencier : découvrir le monde avec les yeux de Proust

Depuis son sacre avec l'obtention du prix Goncourt pour *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* en 1919, Marcel Proust est devenu la figure du grand auteur de la modernité, et, partant, un thème récurrent d'événements culturels. Parce qu'il est considéré comme l'archétype du grand auteur de la Belle Époque, il est au cœur de la justification esthétique et historique dans des parcours muséographiques et les scénarios d'exposition mis en place par les commissaires. Ainsi apparaît-il d'abord comme un guide, offrant un éclairage sur l'époque ou la thématique mis en scène. C'est le cas de la visite thématique proposée par le musée Carnavalet, intitulée « Le Paris de Marcel Proust ». Cette visite est un voyage dans le Paris de la Belle Époque sur les pas du célèbre écrivain, dont le musée possède des objets personnels. Il s'agit donc de redécouvrir Paris avec les yeux de Marcel Proust. N'est-ce pas ce que nous proposait également l'exposition « La Mode retrouvée » au Palais Galliera¹ ou le pari que fait la Villa du temps retrouvé à Cabourg ?

En effet, l'exposition de mode au Musée Galliera invite le visiteur à découvrir la superbe garde-robe de la comtesse Greffulhe dont la beauté et l'élégance ont inspiré des personnages proustiens et la description de nombreuses de leurs toilettes. Dans une scénographie en trompe-l'œil, dans laquelle sont mises en abyme les robes trésors de la comtesse, apparaissent des extraits de la correspondance de Proust comme la légitimation esthétique et littéraire de la beauté de ces toilettes. Est affichée dès les premières salles une lettre qu'écrivit Marcel Proust à Robert de Montesquiou le 2 juillet 1893 au sujet de l'apparition de la comtesse :

J'ai enfin vu (hier chez Mme de Wagram) la comtesse Greffulhe. Et un même sentiment, qui me décida à vous dire mon émotion à la lecture des Chauves-souris, vous impose comme confident de mon émotion d'hier soir. Elle portait une coiffure d'une grâce polynésienne, et des orchidées mauves descendaient jusqu'à sa nuque, comme les « chapeaux de fleurs » dont parle M. Renan. Elle est difficile à juger, sans doute parce que juger c'est comparer, et qu'aucun élément n'entre en elle qu'on ait pu voir chez aucune autre ni même nulle part ailleurs. Mais tout le mystère de sa beauté est dans l'éclat, dans l'énigme surtout de ses yeux. Je n'ai jamais vu une femme aussi belle. Je ne me suis pas fait présenter à elle, et je ne demanderai cela pas même à vous, car en dehors de l'indiscrétion qu'il pourrait y avoir à cela, il me semble que j'éprouverais plutôt à lui parler un trouble douloureux. Mais je voudrais bien qu'elle sache la grande impression qu'elle m'a donnée et si, comme je crois, vous la voyez très souvent, voulez-vous la lui dire ? J'espère vous déplaire moins en admirant celle que vous admirez par-dessus toutes choses et je l'admire dorénavant d'après vous, selon vous, et comme disait Malebranche « en vous ». (Proust 1976, p. 219-220)

L'affichage de la lettre de Proust, avec ses hyperboles et ses superlatifs, vise à souligner le caractère exceptionnel de la garde-robe de la comtesse et de sa beauté. De la même manière, la retranscription de la description que dresse Marcel de « la robe de soie lilas rosé, semée d'orchidées, et recouverte de mousseline de soie de même nuance, le chapeau fleuri d'orchidées et tout entouré de gaze lilas » permet de sublimer la robe de garden-party, créée par Worth en 1894, en mettant en scène le regard esthète et fasciné de l'auteur. Publiée dans *Le Gaulois* sous le pseudonyme de « Tout-Paris », cette description endosse une fonction testimoniale et historique : en effet, les tenues de la comtesse étaient rarement reproduites dans la presse de mode, mais elles pouvaient être décrites avec minutie dans les chroniques mondaines. Les descriptions qu'en fait Marcel Proust et qui sont retranscrites dans les différents espaces d'accrochage de l'exposition (cartels, panneaux) permettent donc de découvrir la mode de l'époque et d'en cerner les codes d'élégance et du bon goût. Si le commissaire a choisi Proust comme guide de cette exposition, c'est bien parce que, de la mode à la littérature, de la comtesse à l'auteur, d'un esthète à l'autre, on retrouve les mêmes principes esthétiques : originalité, beauté, sublimation du quotidien. La comtesse Greffulhe est à la mode ce que Marcel Proust est à la littérature, une forme d'élégance esthétique de la Belle Époque. Et si les propos de Proust participent à la narration et à la scénographie muséographique, l'exposition façonne aussi le visage d'un Proust

¹ « La Mode retrouvée », 7 novembre 2015-20 mars 2016, Paris, Palais Galliera.

mondain et modiste, esthète et dandy. C'est alors une invitation à relire la *Recherche* comme le tissage d'un manteau Fortuny ou celui d'une robe de mousseline irisée, qui cache son mystère dans les plis de l'écriture².

Éclairage historique, légitimation esthétique, effet de lecture et d'écriture, c'est ce même « effet Proust » qui guide le parcours du visiteur de La Villa du temps retrouvé. « Laissez-vous guider par Marcel Proust dans une maison habitée d'œuvres et d'histoires » : le spectateur est prévenu dès l'ouverture du musée. Marcel Proust va nous amener à découvrir la vie quotidienne dans les stations balnéaires de la côte normande, à travers la visite d'une villa, peuplée d'œuvres d'art (peinture, sculpture, musique), d'objets (gramophone, table de jeu, téléphone...) et de mobilier appartenant à la Belle Époque. C'est à un voyage immersif, synesthésique et littéraire dans la Belle Époque, dans lequel Proust est un guide, que nous convie Jérôme Neutres, le commissaire du lieu : « C'est un musée avec Marcel Proust et non sur Marcel Proust. En général les chefs-d'œuvre de la littérature sont des matrices, des machines à comprendre le monde. C'est l'éclairage qu'apporte Marcel Proust dans la Villa. *A la Recherche du temps perdu* est une boîte à outil pour voir et comprendre le monde », nous confie-t-il. Et c'est bien ce que va nous raconter le scénario mis en place. Dès la salle introductive, sont projetés les portraits des différents représentants culturels de la Belle Époque dont le portrait de Marcel Proust. A travers les vidéos du Paris de la III^e République finissante (Tour Eiffel, Grand Palais, exposition universelle), des trains et bateaux, puis de la Normandie (hippodrome, port, Honfleur, Cabourg, cabines de plage et baigneurs), la deuxième salle est une invitation au voyage, de Paris à la Normandie. Ce voyage devient synesthétique dès lors qu'il est accompagné d'une projection sonore d'un extrait de la *Recherche*, portant sur les différents noms normands³. La *Recherche* évoque alors un exotisme pour le Narrateur parisien et provoque une rêverie onomastique dans laquelle le visiteur du musée est plongé directement. Nous entrons dans la villa, en écoutant cette poésie des lieux et des noms normands et c'est, baignés par la musicalité proustienne, que nous pénétrons la troisième salle qui expose les peintures des différents lieux normands ainsi qu'une *Jeune fille lisant* d'Alfred Smith, qui semble vue et décrite par Proust : « Il n'y a peut-être pas de jours de notre enfance que nous ayons si pleinement vécus que ceux que nous avons cru laisser sans les vivre, ceux que nous avons passés avec

² Rappelons que dans le *Temps retrouvé*, la robe apparaît comme la métaphore privilégiée par le narrateur pour décrire le grand livre à venir : « Je bâtirai mon livre, je n'ose pas dire ambitieusement comme une cathédrale, mais tout simplement comme une robe » (Proust 1987-1989, p. 610)

³ « Si ma santé s'affermis et que mes parents me permissent, sinon d'aller séjourner à Balbec, du moins de prendre une fois, pour faire connaissance avec l'architecture et les paysages de la Normandie ou de la Bretagne, ce train d'une heure vingt-deux dans lequel j'étais monté tant de fois en imagination, j'aurais voulu m'arrêter de préférence dans les villes les plus belles ; mais j'avais beau les comparer, comment choisir plus qu'entre des êtres individuels, qui ne sont pas interchangeable, entre Bayeux si haute dans sa noble dentelle rougeâtre et dont le faite était illuminé par le vieil or de sa dernière syllabe ; Vitré dont l'accent aigu losangeait de bois noir le vitrage ancien ; le doux Lamballe qui, dans son blanc, va du jaune coquille d'œuf au gris perle ; Coutances, cathédrale normande, que sa diphtongue finale, grasse et jaunissante, couronne par une tour de beurre ; Lannion avec le bruit, dans son silence villageois, du coche suivi de la mouche ; Questambert, Pontorson, risibles et naïfs, plumes blanches et becs jaunes éparpillés sur la route de ces lieux fluviaux et poétiques ; Benodet, nom à peine amarré que semble vouloir entraîner la rivière au milieu de ses algues ; Pont-Aven, envolée blanche et rose de l'aile d'une coiffé légère qui se reflète en tremblant dans une eau verdie de canal ; Quimperlé, lui, mieux attaché et, depuis le moyen âge, entre les ruisseaux dont il gazouille et s'emperle en une grisaille pareille à celle que dessinent, à travers les toiles d'araignées d'une verrière, les rayons de soleil changés en pointes émoussées d'argent bruni. Ces images étaient fausses pour une autre raison encore ; c'est qu'elles étaient forcément très simplifiées ; sans doute ce à quoi aspirait mon imagination et que mes sens ne percevaient qu'incomplètement et sans plaisir dans le présent, je l'avais enfermé dans le refuge des noms ; sans doute, parce que j'y avais accumulé du rêve, ils aimaient maintenant mes désirs ; mais les noms ne sont pas très vastes ; c'est tout au plus si je pouvais y faire entrer deux ou trois des "curiosités" principales de la ville et elles s'y juxtaposaient sans intermédiaires ; dans le nom de Balbec, comme dans le verre grossissant de ces porte-plume qu'on achète aux bains de mer, j'apercevais des vagues soulevées autour d'une église de style persan. Peut-être même la simplification de ces images fut-elle une des causes de l'empire qu'elles prirent sur moi. » (Proust 1987-1989, p. 381-382)

un livre préféré » (Proust 2017, p. 9). Et nous voilà embarqués dans un voyage dans le temps et dans les livres, grâce à ce cartel, qui cite un extrait de *Sur la lecture* de Marcel Proust.

Dès lors, il s'agit bien de « voir avec les yeux » de Proust, comme nous invitent à le faire les mots de Marcel Proust retranscrits dans le panneau introductif du musée⁴. A chaque fois des extraits du livre proustien sont cités pour éclairer l'œuvre présentée et pour retrouver les mœurs d'une époque disparue. La villa permet alors d'évoquer un contexte culturel, en plaçant Proust aux côtés de ses contemporains : sont exhibées les œuvres de Fantin-Latour, de Rodin, de Prinnet, de Helleu, de nombreuses œuvres de Jacques Emile Blanche, à qui l'on doit les deux représentations de Proust (le dessin réalisé à la Villa des Frémonts, exposé dans la dernière salle, et le portrait trônant dans un des salons). Les cartels viennent cartographier le réseau des « affinités électives » entre Proust et les personnages représentés dans les différents portraits. L'*Étude pour le portrait de Bergson* de Jacques Emile Blanche (1911) est l'occasion d'évoquer dans le cartel que le philosophe est « le cousin par alliance de Marcel Proust ». La photographie d'*Anna de Noailles au manchon*, datant de 1905 et réalisée par Otto Wegener, est complétée par un texte explicatif qui souligne qu'« amie intime de Marcel Proust, poétesse et princesse, Anna de Noailles correspond intensément avec l'écrivain à l'époque de ce portrait. « Je n'admire aucun écrivain plus qu'elle, j'ai pour elle une profonde amitié », dira d'elle Proust en 1916 dans une lettre à Emmanuel Béni ». Enfin, dans le cartel de l'huile sur toile de Paul César Helleu, intitulée *Sur la plage, Dieppe, Impression mer grise*, est décrit que « parmi les amis de Marcel Proust, les Halévy ont une propriété à Dieppe, de même que Jacques-Émile Blanche, Madame Lemaire et la comtesse Greffuhle », dessinant ainsi le cercle des relations normandes de Proust. L'atmosphère mystérieuse et tamisée de la bibliothèque, dans laquelle le visiteur est invité à s'asseoir et à feuilleter les livres, nous permet de connaître plus intimement les amis de l'auteur. Aux portraits des amis de Proust, tous signés Jacques-Émile Blanche, sont assortis des cartels qui explicitent la nature des relations : nous découvrons ainsi que Paul Baignères est « un ami de Jacques-Émile Blanche et de Marcel Proust qui lui dédie une de ses études pour la *Revue Blanche* en 1893 » et que « c'est dans la maison des Baignères, Les Frémonts, à Trouville que Jacques-Émile Blanche a réalisé le premier portrait de Marcel Proust, un dessin daté du 1^{er} octobre 1891⁵ ». De la même manière, Pierre Louÿs est décrit comme un « ami de Marcel Proust », qui « dans sa jeunesse, cultive comme lui un certain goût du monde et une passion pour l'écriture ». Les salles sont donc peuplées de figures appartenant à la cosmogonie proustienne, comme si le spectateur était invité à discuter avec Proust, à y rencontrer ses différents amis et à y découvrir les différents visages de l'auteur.

Si Jérôme Neutres avait déjà voulu faire dialoguer la littérature et la peinture lors de son exposition sur Jacques-Émile Blanche en 2012⁶, en se demandant « dans quelle mesure Jacques-Émile Blanche a voulu faire en peinture ce que Marcel Proust a fait en littérature, dans un dialogue constant entre littérature et peinture » (Neutres 2021), il semblerait qu'il réitère cette approche pluri-artistique dans la Villa du temps retrouvé, en faisant dialoguer Proust avec les grands artistes de son époque, les peintres, mais aussi les musiciens comme Debussy ou Félix Maillol dont les œuvres ponctuent la visite. Ainsi, suivant l'adage du « Ut pictura poiesis », le cartel du *Bar en gelée à la russe* de Jacques-Émile Blanche nous fait passer de la peinture à la littérature, du poétique au gastronomique, en mettant en exergue un extrait du *Côté de Guermantes* : « Un poisson cuit au court-bouillon était apporté dans un long plat en terre où [...] il avait l'air d'apparaître dans une céramique de Bernard Palissy » (Proust 1987-1989, p. 416). De la même manière, la plupart des marines de Prinnet, de Helleu, qui nous permettent de découvrir des vues des côtes normandes du début du siècle, sont à chaque fois vues et « commentées »

⁴ Le panneau introductif nous invite à la conversion de notre regard, en s'appuyant sur un extrait de *La Prisonnière* : « Le seul véritable voyage, le seul bain de jouvence, ce ne serait pas d'aller vers de nouveaux paysages, mais d'avoir d'autres yeux, de voir l'univers avec les yeux d'un autre, de cent autres, de voir les cent univers que chacun d'eux voit, que chacun d'eux est » (Proust 1987-1989, p. 762)

⁵ Le dessin et la photographie de la villa des Frémonts, datant de 1898, prise par Marcel Proust, sont exposés dans la suite de la collection de la Villa du Temps retrouvé.

⁶ Du côté de chez Jacques-Émile Blanche, Un salon à la Belle Époque, 11 octobre 2012-27 janvier 2013, Fondation Yves-Saint-Laurent.

par Marcel Proust⁷, dans un dialogue perpétuel entre littérature et peinture. Le cartel présentant *La Plage à marée haute* de Prinnet dans la cinquième salle en témoigne : « La baie de Balbec, c'était le golfe d'Opale de Whistler, dans ses harmonies bleu argent » (Proust 1987-1989, p. 328) : de la peinture à la littérature, d'une baie française aux côtes anglaises, de la fiction de Balbec à la plage réelle normande, de Prinnet à Whistler, la citation proustienne établit un faisceau de correspondances artistiques et culturelles, croise les territoires et décloisonne l'œuvre de Prinnet en l'ouvrant sur un champ sémantique, géographique et culturel insoupçonné. Il en est de même dans la salle de jeu, construite autour de la table de bridge de Reynaldo Hahn, dont le personnage ponctue la visite sous différentes formes, comme l'ombre du grand amour de Marcel Proust⁸. Le cartel contextualise l'objet dans le cadre de la relation amoureuse entre Reynaldo et Marcel, en évoquant la correspondance : « Cette partie intérieure de ma vie que je vous donne [...] si je puis croire qu'elle vaut quelque chose, je vous la donne ». Éclairée par la citation proustienne, la table de bridge est vue comme un indicateur de l'échange amoureux, comme le symbole proustien de la relation et du jeu érotique, et non comme une table de jeu. L'extrait de la correspondance ne fait d'ailleurs aucunement référence à l'objet en lui-même, ni aux techniques de fabrication de la table ; il renvoie à la séduction amoureuse. C'est donc moins l'objet concret qui compte que l'objet symbolique et la manière avec laquelle cet objet fonctionne dans la cosmogonie proustienne et dans la cosmogonie historique de la Belle Époque. On voit bien ici le double rôle de la citation proustienne dans le musée et dans la présentation de l'objet : si Proust est une « méthode », une « boîte à outil » (Neutres 2021) pour voir et lire le monde d'une époque révolue, la villa permet également de dessiner les différents visages d'un auteur ambivalent, tantôt normand, tantôt artiste, tantôt homosexuel, Proust devenant l'archétype historique de l'écrivain de la Belle Époque dont il offre une lecture signifiante. A travers ce scénario immersif, qui propose au visiteur, dans un voyage rétrospectif, de se plonger dans la Normandie proustienne de la Belle Époque mais aussi de découvrir le monde à travers les yeux de Proust, la Villa du temps retrouvé semble réussir un double objectif : si Proust est d'abord un guide, qui nous propose de « regarder cette période (Belle Époque) avec les yeux de Proust, comme une époque retrouvée et non perdue » (Neutres 2021), le dispositif permet également de mieux connaître Marcel Proust et son œuvre.

C'est ce que cherche à faire, en cette saison 2021-2022, la commissaire de l'exposition du Musée Carnavalet « Marcel Proust, un roman parisien » (16 décembre 2021-10 avril 2022) : le titre de l'exposition peut surprendre en ce que par lien d'apposition avec la virgule, il établit une équivalence entre l'auteur « Marcel Proust » et la fiction « roman parisien », comme si la vie de l'auteur était une fiction qui se déroulerait dans la capitale. Les mots de Valérie Guillaume, la commissaire d'exposition, vont dans ce sens puisque le scénario est en deux temps : la première partie « explore l'univers parisien de Marcel Proust » au sens où Paris participe à la genèse de la création du livre et qu'elle « a une dimension décisive dans l'éveil de la vocation littéraire de Marcel Proust » ; la seconde partie « ouvre sur le Paris fictionnel créé par Marcel Proust. En suivant l'architecture du roman *À la recherche du temps perdu* et au travers de lieux parisiens emblématiques, elle offre un voyage dans l'œuvre et dans l'histoire de la ville, en s'attachant aux principaux protagonistes du roman. La ville de Paris, poétisée par la fiction, est le cadre de la quête du narrateur, double de l'auteur, jusqu'à la révélation finale de sa vocation d'écrivain⁹ ». Le visiteur est donc invité à regarder Paris avec les yeux de Marcel Proust, à découvrir le visage parisien de l'auteur et de l'œuvre. C'est la judéité de l'auteur que le Musée d'art et d'histoire du judaïsme invite le visiteur à découvrir dans une autre exposition intitulée : « Marcel

⁷ Cartel de *Rouleaux de vagues à Cabourg*, de René-Xavier Prinnet : « Je n'avais pas de plus grand désir que de voir une tempête sur la mer, moins comme un beau spectacle que comme un moment dévoilé de la vie réelle de la nature », (Proust 1987-1989, p. 277)

⁸ Reynaldo Hahn apparaît dans la deuxième salle circulaire, dans laquelle sont projetées les différentes vidéos de la France de la Belle Époque. Derrière l'écran de projection, apparaissent de manière alternative différents costumes de la Belle Époque dont le smoking de Reynaldo Hahn. Le cartel souligne alors que Reynaldo Hahn est « le grand amour de Marcel Proust qu'il rencontre au salon de Madeleine Lemaire ». Dans la cinquième salle à l'étage, est également exposé l'appareil à soufflet Kodak appartenant à Reynaldo Hahn.

⁹ Voir la présentation de l'exposition : <https://www.carnavalet.paris.fr/expositions/marcel-proust-un-roman-parisien> (consulté 10 janvier 2022).

Proust. Du côté de la mère » (14 avril-28 août 2022). À travers la découverte des origines maternelles et religieuses de l'auteur, l'exposition révèle aussi « cette part juive, trop souvent ignorée, de la France du XIX^e siècle, où les israélites purent accéder à tous les domaines de la vie politique, économique, sociale et culturelle, dans un mouvement d'intégration sans précédent dans l'histoire et alors sans équivalent en Europe¹⁰». A travers la présentation de cent cinquante œuvres diverses (peintures, sculptures, photographies, épreuves corrigées de la *Recherche*), il s'agit de découvrir un aspect de la *Recherche*, mais aussi de comprendre un pan de l'histoire de France, relue sous le prisme de l'écrivain d'origine juive.

Proust juif, Proust parisien, Proust modiste, Proust normand, nous voyons comment ces événements culturels participent à la constitution d'une image de l'auteur et déterminent ainsi la réception de l'œuvre, en s'intéressant à une thématique précise. Ils permettent également de démocratiser un livre, jugé inaccessible, et contribuent à faire de Marcel Proust et de son œuvre des figures patrimoniales, emblèmes de la littérature et de la langue françaises.



Fig. 1– La librairie de Cabourg

2. De la figure patrimoniale à la proustomanie

Appartenant ainsi à la culture et au patrimoine français, Proust et son œuvre se voient popularisés, démocratisés sur la scène culturelle et sur la scène publique. Il suffit de se promener dans les rues de Cabourg pour mesurer l'omniprésence de l'auteur de *La Recherche* et de comprendre que d'écrivain Proust est devenu une figure culturelle et patrimoniale, qui structure le territoire autour de lieux clés. Ainsi, c'est toute la politique culturelle, touristique et économique de la ville de Cabourg qui s'est construite autour de Marcel Proust. Si la promenade au bord de la mer s'appelle « la Promenade Marcel Proust » et si elle est ponctuée par des panneaux évoquant des épisodes de la *Recherche*, les rues piétonnes menant au « Grand Hôtel » sont rythmées par des évocations de l'univers codifié proustien : la madeleine et le portrait dandy de Proust, tel que l'a figé Jacques-Émile Blanche, sont devenus des symboles culturels et se retrouvent sur les devantures de nombreuses boutiques. Dans cette ville proustienne, le visiteur est aussi invité à dormir dans la chambre 414-Marcel Proust du Grand Hôtel, « inspirée de la chambre du célèbre écrivain¹¹ ». L'auteur est d'abord célébré comme une figure patrimoniale, à la fois littéraire et historique. En ce sens, la librairie de la rue principale est un espace central et centrifuge de la ville, à laquelle renvoie d'ailleurs la boutique de la Villa du temps retrouvé.

¹⁰ Voir la présentation de l'exposition : <https://www.mahj.org/fr/programme/marcel-proust-du-cote-de-la-mere-77225> (consulté 10 janvier 2022).

¹¹ Voir le site de l'hôtel pour le descriptif de la chambre : <https://www.grand-hotel-cabourg.com/chambres-et-suites/chambre-414-marcel-proust/> (consulté 10 janvier 2022).

Le rayon consacré à Marcel Proust est très fourni (Fig.1. La librairie de Cabourg) : Monsieur Cousin, le libraire, propose à la fois des ouvrages critiques « classiques », des ouvrages portant sur les relations entre Proust et la Normandie, les différentes éditions de la *Recherche* (dont la nouvelle édition en folio classique), mais aussi des publications plus récentes (comme le très populaire *Proustonomics* de Nicolas Ragonneau).

Cherchant à démocratiser l'œuvre et à toucher un public plus vaste, le libraire propose également de nouvelles adaptations de l'œuvre comme celle en bande dessinée de Stéphane Heuet (avec notamment la récente publication du dernier volume de la *Recherche*), mais aussi la très belle adaptation de la *Recherche*, intitulée *Le fantôme du petit Marcel*, d'Elyane Dezon-Jones, destinée aux enfants. Afin de promouvoir le patrimoine régional et culturel, la ville multiplie également les événements culturels autour de l'auteur, comme les « matinées de Marcel », conférences organisées régulièrement au musée de la Villa du temps retrouvé ou l'invention du cercle littéraire proustien Cabourg-Balbec, dont la madeleine d'or récompense chaque année un ouvrage permettant la découverte ou l'approfondissement de l'œuvre de Proust. Le déjeuner annuel 1900, qui invite les convives à revêtir les costumes de la Belle Époque, est aussi l'occasion de célébrer Proust et les personnages d'*À la recherche du temps perdu*, comme le soulignent les affiches, avec un Marcel Proust en maillot de bain rayé et canotier¹².

C'est donc au cœur d'une logique muséale et d'une volonté de revaloriser le territoire de Cabourg que la figure de Proust apparaît et qu'elle est utilisée à la fois comme objet esthétique, grille de lecture d'une époque et objet de marketing. À côté de ces événements et lieux culturels, faisant de Proust le parangon du grand romancier, de nombreux établissements s'appuient sur la notoriété de l'auteur pour attirer le touriste : au magasin de décoration et de vêtements marins baptisé « A la recherche du temps perdu » s'ajoutent les deux magasins de madeleines vendant différentes boîtes à l'effigie de Marcel Proust. Les devantures des tabacs et presse ne sont pas en reste, avec leur collection de cartes postales de Cabourg, accolant le portrait de Marcel aux pin-up Belle Époque, ou accumulant les images d'Épinal de Cabourg : Marcel Proust en dandy, Grand hôtel, cabine de plage et maison à colombage (Fig. 2).



Fig. 2 – Les cartes postales de Cabourg

¹² Voir le site : <https://www.cabourg1900.fr> (consulté le 10 janvier 2022).

Les logiques commerciales semblent avoir fait leur œuvre : *A la recherche du temps perdu* serait-il limité à une madeleine et Marcel Proust à la caricature d'un dandy portant la moustache, le costume et le chapeau haut de forme ? La frontière entre le sacré de l'auteur et la logique commerciale paraît ici très mince. Objet de culte pour les proustophiles ou objet de marketing ? Ces produits dérivés sont-ils des encouragements à lire l'œuvre ou véhiculent-ils, au contraire, des stéréotypes et des clichés autour de l'artiste et de son œuvre ? Avec ces déclinaisons transmédiateurs de l'auteur et de son œuvre, à travers la multiplication des produits dérivés, Marcel est devenu un objet de consommation populaire, la culture transmédiateur et paralittéraire, telle qu'elle est développée dans cet usage marketing, venant supplanter le canon littéraire et la grande œuvre. Cette image muséifiée, figée, loin de l'auteur réel, culmine lorsque le visage de Marcel Proust se retrouve, en temps de crise sanitaire, masqué, sur des affiches rappelant la nécessité des gestes barrières et placardées dans les rues et au bord de mer (Fig. 3). Face à une pancarte affichée devant les toilettes publiques de la plage (Fig.4), nous voyons comment nous sommes passés d'une figure patrimoniale à un usage détourné, presque sacrilège, de la figure proustienne. C'est d'ailleurs ce même visage stéréotypé de Proust que l'on retrouve sur le site de l'office du tourisme de Cabourg : l'avatar de Marcel, revêtu en haut de forme, nous salue d'un « Bonjour, je suis Marcel Proust », nous propose de « chatter » avec lui et nous présente le contexte historique de la Belle Époque autour de cinq villes emblématiques (Cabourg, Houlgate, Dives, Bénerville, Trouville). Grâce à la magie du télescopage temporel, permis par la technologie, nous voilà en train de dialoguer avec Marcel Proust, de villes normandes et de lieux touristiques et culturels. Le numérique aurait-il réussi à ressusciter Proust dans notre inconscient collectif ? Le transmédia déploie ici un potentiel économique attractif autour de l'auteur, en s'appropriant une figure littéraire dont il fige une image stéréotypée. Se déploie alors une proustomanie autour des objets cultes, métonymiques de l'auteur et de son roman. Le Ritz n'y échappe pas avec son salon Proust : en proposant sur la carte une sublimation gastronomique de la madeleine et en servant l'addition à l'intérieur du livre de Marcel Proust, les concepteurs ont su réenclencher la mythologie proustienne.



Fig. 3 – Proust placardé dans les rues de Cabourg en temps de la Covid



Fig. 4 – Proust devant les toilettes publiques

De la scénographie muséale à la muséification autour de stéréotypes, le traitement de Proust est donc variable et infini. Si les institutions culturelles cherchent à dessiner différents visages de l'auteur, à démocratiser l'œuvre et à renouveler notre interprétation, la logique transmédiate et commerciale détourne l'esthétique au profit de la culture de masse. Avec ce double phénomène de mythification et de mystification de l'œuvre, *A la recherche du temps perdu* est devenu moins un roman lu par le peuple, qu'un roman populaire, connu par tous à travers des images figées. D'objet esthétique, de fascination littéraire et de guide intellectuel, Proust ne se serait-il pas figé en une caricature de lui-même ? Mais ce phénomène transmédiate ne permet-il pas paradoxalement de rendre populaire un auteur, représentant de la culture et de la littérature françaises ? Ne permet-il pas de rendre abordable un roman jugé élitiste, suscitant ainsi la curiosité du touriste et s'adressant alors à un public plus large ? Cette fabrique du mythe populaire d'un dieu Proust, dandy de la Belle Époque, associé à son attribut de la madeleine, contribue-t-elle à la découverte du visage littéraire de l'œuvre et l'auteur ?

3. Du mythe populaire au visage littéraire

C'est ce désir de rendre populaire un roman élitiste qui guide souvent les choix scénographiques et la constitution du scénario d'exposition. La perspective biographique et historique est alors adoptée dans la scénographie muséale pour rendre accessible *A la recherche du temps perdu*. A chaque fois, il s'agit d'une immersion historique, un voyage dans le temps, permettant de (re)découvrir la figure auctoriale. Ainsi, la Maison de Tante Léonie-Musée Marcel Proust d'Illiers-Combray est une plongée dans l'enfance de Proust, au début du siècle. La visite permet de comprendre le quotidien de l'auteur et de cerner ses sources d'inspiration du *Du côté de chez Swann*. C'est cette même grille de compréhension que propose le grand Hôtel du Ritz avec le salon Marcel Proust : cette petite salle boisée, articulée autour d'une bibliothèque de livres anciens, d'une cheminée, rehaussée du médaillon avec le portrait de Proust, des fauteuils tendus de velours, éclairée d'une lumière douce, nous propose de retrouver l'atmosphère des salons dans laquelle se plongeait Marcel au début du 20^e siècle. Il s'agit de se replacer dans la création d'*A la recherche du temps perdu*. C'est de ce petit salon que l'auteur observait les personnages du Faubourg Saint-Germain et les codes de la société qu'il retranscrivit dans la description des soirées mondaines de son œuvre. D'ailleurs, si le salon Proust est une reconstitution d'un salon Belle Époque, permettant ainsi au gastronome de plonger dans la genèse des passages consacrés à la mondanité, l'accrochage aux murs de deux manuscrits renforce cette volonté de mettre en scène le processus créatif.

Immersion historique et découverte génétique vont donc de pair pour appréhender les origines de la *Recherche*. Depuis sa réouverture en mai 2021, après sa rénovation, le musée Carnavalet nous propose une nouvelle évocation de la chambre de Marcel Proust. Avant, elle n'était visible que de l'extérieur, présentée dans un espace clos et sans fenêtre. Désormais, le public peut pénétrer dans une chambre, éclairée par la lumière traversant la fenêtre, recouverte de la plaque de liège qui isolait l'écrivain du

bruit, et dans laquelle trône le grand lit au couvre-lit reconstitué dans sa couleur bleue d'origine. Cet espace est peuplé des objets clés de l'écriture et de l'univers d'*A la recherche du temps perdu* : la pelisse, mentionnée dans l'épisode de la madeleine, la canne, le plumier, le paravent, si important dans les épisodes amoureux avec Albertine. Le visiteur s'imprègne de l'univers familial de l'écrivain et accède aussi aux conditions et à la genèse de la création : lieu clé de la poétique intimiste de l'auteur, la chambre constitue également l'espace de création romanesque puisque Marcel Proust a écrit une grande partie de son œuvre dans son lit¹³.

« Plonge[r] dans l'univers d'*A la Recherche du temps perdu* » pour « parler aux visiteurs qui n'ont pas lu Marcel Proust, s'adresser aux visiteurs qui ne connaissent pas l'œuvre proustienne », en étant « exigeant et populaire » (Neutres 2021), tel est le dispositif mis en place par Jérôme Neutres dans la Villa du temps retrouvé de Cabourg. Suivant une forme de muséologie nouvelle, fondée sur la pratique, l'« expérience sociale » (Soares 2015, p. 63) et le local, telle qu'elle est définie par Bruno Soares et André Desvallées¹⁴, Jérôme Neutres semble envisager la Villa comme un « endroit de rencontres entre des expériences » (Soares 2015, p. 58), cherchant à ce que le visiteur s'investisse et s'approprie Proust. Il s'agit d'évoquer à travers les œuvres exposées et les artistes mis en scène le climat culturel dans lequel Marcel Proust a écrit son œuvre :

Évoquer cet univers artistique, cette atmosphère, c'est proposer aux visiteurs d'entrer dans ces œuvres et dans le livre d'une autre façon. Le visiteur s'imprègne des œuvres, il peut s'asseoir dans les fauteuils, feuilleter les livres ou les journaux de l'époque comme la *France illustrée*. [...] Le visiteur découvre les œuvres contemporaines de Proust, de la gestation et de l'écriture d'*A la Recherche du temps perdu*. Cela permet de mieux comprendre le climat littéraire et culturel dans lequel a baigné Marcel Proust et ainsi de mieux comprendre son œuvre. [...] Placé à côté de ces œuvres, comme celles de Paul Bourget, le roman proustien apparaît d'autant plus comme une révolution comme les œuvres de Monet nous semblent révolutionnaires, à côté de celles de Prinnet ou de Helleu. (Neutres 2021)

Les différents cartels des œuvres exposées dans la Villa du temps retrouvé ne cessent d'ailleurs de souligner l'origine réelle des personnages de fiction et de réfléchir sur la genèse de l'œuvre proustienne. Ainsi en est-il du portrait du jeune fils du peintre Helleu par Jacques-Émile Blanche dont le cartel souligne qu'« inspirateur du personnage proustien d'Elstir, le peintre Helleu et sa famille passent leurs étés dans la villa Saint Augustin à Bénerville ». Pour *L'Étude pour un portrait de Cocteau* de Jacques-Émile Blanche, il est rappelé que Cocteau est « un autre inspirateur du personnage d'Octave des Verdurin dans *A la Recherche du temps perdu* ». Le cartel de la *Vue de l'église de Dives-sur-mer* de Rene-Xavier Prinnet souligne les origines du Balbec proustien : « l'église de Dives-sur-mer est une source d'inspiration de Marcel Proust pour dépeindre l'église de Balbec ». Avec la lithographie de Lucie Esnault de Jacques-Émile Blanche, nous nous retrouvons face « à une incarnation possible des jeunes filles en fleurs proustiennes. » Enfin, le texte accolé au *Portrait de Suzette Lemaire* de Jacques-Émile Blanche rappelle qu'elle était une des « inspiratrices de Madame Verdurin » et la photographie anonyme de Madame Geneviève Straus est l'occasion de souligner qu'elle fut « un des modèles du personnage d'Oriane ». Les cartels ne cessent donc de suggérer les lieux d'inspiration des personnages d'*A la recherche du temps perdu* afin que le visiteur déchiffre mieux la genèse de l'œuvre. Et, en effet, c'est ce qu'a voulu Jérôme Neutres : « Nous voulions que le visiteur découvre à quoi ressemblaient les personnes que Marcel Proust voyait et qui sont devenues des personnages du roman. » (Neutres 2021) Ainsi expliquée, cette foule de visages, vus par le spectateur, deviennent des personnages littéraires, peuplant la grande œuvre proustienne.

¹³ Voir Dauphiné (1981, p. 339-356) ; Cheilan (2015, p. 307-326).

¹⁴ André Desvallées redéfinit la place sociale des lieux culturels, en insistant sur le « rôle éducatif et culturel du musée » (Desvallées 1992, p.17). Les notions de « communauté » ou de « groupe social muséalisé » (Brulon Soares, Scheiner & Campos, 2010) sont au cœur des réflexions sur une muséologie nouvelle, construite sur l'investissement et l'implication du public.

Les références à Proust prennent donc différentes formes, allant de manière graduelle du biographique au littéraire : cela passe soit par l'identification de la place des personnages représentés dans la vie de l'auteur, permettant ainsi de cartographier le cercle littéraire et artistique de Marcel Proust à la Belle Époque ; soit par la citation des extraits du roman ou de la correspondance de Proust, établissant alors un dialogue entre littérature et peinture ; soit, enfin, par le rapprochement génétique entre les personnages représentés/l'œuvre exposée et le personnage du livre, permettant ainsi de plonger dans la genèse d'*A la recherche du temps perdu*. Ainsi, si l'ensemble du dispositif a permis au visiteur d'appréhender le bouillonnement culturel dans lequel baigna Proust et de cerner les lieux et sources d'inspiration, c'est à la fin de l'exposition que nous plongeons dans la fabrique du livre. De la découverte de la Belle Époque avec les yeux de Marcel Proust, le visiteur passe à la découverte de l'individu Marcel Proust et de son œuvre : en exhibant des volumes datant de 1913 et de 1917, la montre de Proust, des lettres que l'auteur a écrites de Normandie dans lesquelles il mentionne Trouville, la photographie de la Villa des Frémonts prise par l'auteur en 1898, le parcours muséal de la Villa du temps retrouvé nous propose cet itinéraire qui va de la vie réelle à l'écriture du livre, du biographique à la fiction et à l'écriture. Les dernières salles de la Villa sont représentatives de ce désir d'éclairer le processus d'écriture d'*A la recherche du temps perdu*. Accolée à la bibliothèque, mettant en valeur les contemporains de Proust, la salle d'écriture, décorée par un vase peint de David Hockney, est construite autour d'un bureau sur lequel est projetée l'image d'une lettre en train de s'écrire, avec l'en-tête du Grand Hôtel, comme si le visiteur était assis près de l'auteur en position de scripteur. S'il s'agit ici du registre épistolaire et non de l'écriture du livre, le visiteur est néanmoins invité à se mettre concrètement à la place de l'auteur écrivant. De l'écriture épistolaire à l'écriture romanesque, le musée saute le pas lorsque l'on passe dans la dernière salle qui juxtapose, aux photos de Marcel Proust, la projection des différentes étapes de gestation et d'écriture du livre proustien. Ainsi l'immersion historique et culturelle conduit à une immersion créative lorsque nous nous retrouvons devant un livre en train de s'écrire grâce à la projection ingénieuse des différentes étapes de constitution du livre : d'abord, le brouillon écrit à la plume, puis le travail de réécriture et de retouches du manuscrit, ensuite l'étape dactylographiée avec l'ajout des paperolles pour finir sur la version publiée du livre de *Sodome et Gomorrhe*. Le spectateur plonge dans l'espace de l'écrivain, dans la fabrique matérielle et concrète de l'objet-livre, dans « l'atelier d'écriture d'*A la recherche du temps perdu* » (Neutres 2021).

Grâce à ces dispositifs immersifs, qui mêlent vie présente et vie passée, biographie et invention, historique et fiction, le visiteur lui-même s'embarque dans un voyage imaginaire. Dans l'exposition « La Mode retrouvée », la comtesse Greffuhle est devenue un motif littéraire, au fil des citations, qui font de sa vie un roman proustien : le commissaire nous raconte à travers les robes de mousseline rose, la merveilleuse robe noire brodée de lys, les manteaux Fortuny ou la paire d'escarpins rouges et décolletés, signée Lagel-Meier, l'histoire d'Odette « faisant cattleya » avec Swann, d'Oriane portant des souliers noirs au lieu des rouges, ou d'Albertine que le héros amoureux voit revêtue d'une robe de chambre Fortuny, déployant alors un fantôme érotico-vénitien¹⁵. Avec les cartels, le visiteur bascule alors dans l'univers romanesque et semble assister en direct à des scènes du livre. Le recours constant aux passages de la *Recherche* pousse donc à confondre la réelle comtesse Greffulhe et les fictives héroïnes proustiennes, opérant un brouillage troublant entre l'œuvre fictionnelle et la vie réelle, entre le mytique et l'historique. Avec la veste en velours de soie bronze, signée Fortuny, la présence de Proust se fait davantage littéraire. En effet, le cartel vient souligner l'importance du motif Fortuny dans l'œuvre proustienne, montrant ainsi le passage de la pièce de mode au motif pictural et littéraire :

Vous pourrez peut-être bientôt [...] contempler les étoffes merveilleuses qu'on portait là-bas. On ne les voyait plus que dans les tableaux des peintres vénitiens [...]. Mais on dit qu'un artiste de

¹⁵ « Pour les robes de Fortuny, nous nous étions enfin décidés pour une bleue et or doublée de rose, qui venait d'être terminée. Et j'avais commandé tout de même les cinq auxquelles elle avait renoncé avec regret, par préférence pour celle-là. Pourtant, à la venue du printemps, deux mois ayant passé depuis ce que m'avait dit sa tante, je me laissai emporter par la colère, un soir. C'était justement celui où Albertine avait revêtu pour la première fois la robe de chambre bleu et or de Fortuny qui, en m'évoquant Venise, me faisait plus sentir encore ce que je sacrifiais pour elle, qui ne m'en savait aucun gré. » (Proust 1987-1989, p. 895)

Venise, Fortuny, a retrouvé le secret de leur fabrication et qu'avant quelques années les femmes pourront se promener, et surtout rentrer chez elles, dans des brocarts aussi magnifiques que ceux que Venise ornait, pour ses patriciennes, avec des dessins d'Orient. (Proust 1987-1989, p. 252)

De Paris à Venise, de la mode à la peinture, du tissage des fils au tissage des mots, l'exposition propose un voyage synesthésique, à travers les robes et le livre. Mêlant la mode et l'écriture, l'espace d'exposition est devenu un espace de fiction, de rêverie poétique et romanesque dans lequel le visiteur se met à rêver la vie, sur le rythme des mots de Marcel Proust.

Et n'est-ce pas à ce voyage littéraire et fictionnel que nous convient les différentes citations de Proust, qui ponctuent la promenade en bord de mer de Cabourg (fig. 5) ? Ne regardons-nous pas ce paysage avec les yeux de Proust, comme l'espace d'une époque retrouvée et non perdue ? En juxtaposant vie réelle et extraits du roman, le quai devient de l'écriture et la ville un grand livre ouvert, dans lequel le flâneur apprend à regarder la mer comme un paysage littéraire et fictionnel. Et, de la même manière, n'entrons-nous pas dans une ville-livre, dans un non-lieu proustien, lorsque, à la Charité-sur-Loire, les mots de Proust se trouvent écrits sur les façades des immeubles et sur la devanture des boutiques ? Égrenées dans différents lieux culturels et villes françaises, les phrases de Proust reconstituent un territoire littéraire, qui dépasse la scène muséale, et dans lequel déambulent les visiteurs, fictionnalisant et littérisant ainsi l'espace réel et public, et transformant notre vie quotidienne en roman. C'est à cette rêverie et cette fictionnalisation du réel que nous invite finalement Jérôme Neutres dans la Villa du temps retrouvé, lorsqu'il choisit de retranscrire les propos de Mauriac dans le cartel consacré à l'autportrait de Jacques-Émile Blanche, intitulé *Moi par Moi* : « Jacques Blanche était tellement lui-même du côté de chez Swann que, sortant d'un chapitre du livre, je croyais entrer, rue du Docteur Blanche, dans une suite vivante de l'œuvre ». Au fil des expositions consacrées à Proust, et des promenades normandes, le visiteur ne semble-t-il pas, comme Mauriac, vivre et raconter « la suite vivante de l'œuvre » proustienne en se l'appropriant et en l'expérimentant concrètement ? A travers ces événements culturels, ne sommes-nous pas devenus ce héros-narrateur proustien, qui superpose au voyage réel un voyage littéraire et imaginaire ? Et si à Venise, le héros d'*Albertine disparue* nous raconte « au milieu de la ville enchantée » se « trouve[r] comme un personnage des *Mille et Une nuits* » (Proust 1987-1989, p. 229), le visiteur proustien se retrouve, grâce à un télescopage temporel, plongé dans *A la recherche du temps perdu*, et devient, le temps enchanté et suspendu d'une exposition ou d'une promenade, un héros du temps retrouvé.



Fig. 5 –Un paysage littéraire et proustien

Bibliographie

- Brulon Soares, B.C, 2015, « L'invention et la réinvention de la Muséologie Nouvelle », ICOM - International Council of Museum, ICOFOM Study Series, p.55-72, mis en ligne le 06 février 2018, consulté le 18 janvier 2022. URL: <http://journals.openedition.org/iss/563>
- Brulon Soares, B. C., Scheiner, T. C. M., & Campos, M. D, 2010, « Sobre comunidades e museus: do gueto ao grupo social musealizado. [Sur les communautés et les musées : du ghetto au groupe social muséalisé.] » in *XI Encontro Nacional de Pesquisa em Ciência da Informação*, 2010, Rio de Janeiro. Anais do XI ENANCIB – Tema: Inovação e Inclusão social: questões contemporaneas de informação.
- Cheilan, S., 2015, « Voyage autour de ma chambre » in Cheilan, S., *Poétique de l'intime (Proust, Woolf, Pessoa)*, Presses Universitaires de Rennes, p. 307-326
- Dauphiné, C., 1981, « Les chambres du narrateur dans *La Recherche* », in *Bulletin de la société des amis de Marcel Proust*, n. 31, p. 339-356
- Desvallées, A. 1992, « Présentation. » in A. Desvallées, M. O. De Barry & F. Wasserman (dir.). 1992, *Vagues : une anthologie de la Nouvelle Muséologie* (vol. 1), Savigny-le-Temple, Editions W-M.N.E.S, (p. 15-39)
- Proust, M., 1976, *Correspondance, tome I. 1880-1895*, texte établi, présenté et annoté par Philip Kolb, Paris, Plon
- Proust, M., 2017, *Journées de lecture*, Paris, Gallimard.
- Proust, M., 1987-1989, *À la recherche du temps perdu*, édition publiée sous la dir. de J.-Y. Tadié, Paris, Gallimard.
- Neutres, J., 2021, Interview, appendice



Appendice

Entretien avec Jérôme Neutres, 25 novembre 2021

Jérôme Neutres, commissaire du Musée de la Villa du temps retrouvé à Cabourg, a répondu chaleureusement à nos questions. Ses réponses ont fortement contribué à nourrir notre réflexion.

D'où vous est venue l'idée de reconstituer une villa de la Belle Époque ?

Jérôme Neutres : On est dans l'évocation et non dans la reconstitution. L'idée date de 2012 lorsque j'ai créé l'exposition sur Jacques-Émile Blanche, intitulée *Du côté de chez Jacques-Émile Blanche, Un salon à la Belle Époque*, à la fondation Yves Saint-Laurent avec le soutien de Pierre Bergé. La problématique était : dans quelle mesure Jacques-Émile Blanche a voulu faire en peinture ce que Marcel Proust a fait en littérature, dans un dialogue constant entre littérature et peinture ? On sait que c'est Jacques-Émile Blanche qui est à l'origine des deux représentations de Marcel Proust, le dessin datant de 1891 qui est exposé à la BNF, et le portrait, exposé à Orsay. Cette exposition, saluée par le public et la critique, avait pour caractéristique de prendre comme scénario d'exposition le cadre d'un salon à la Belle Époque. Mon hypothèse était que si les portraits de cette époque n'étaient plus exposés, c'est parce qu'il n'y avait pas eu de scénographie appropriée. Ces portraits avaient alors une double fonction décorative et esthétique qu'il fallait mettre en valeur dans une exposition. Nous voulions mettre en place une scénographie appropriée pour mettre en valeur ces toiles et notamment les œuvres de Jacques-Émile Blanche. C'est ce que j'ai voulu faire avec l'aide du décorateur Jacques Grange et la scénographe Nathalie Crinière en 2012. La dernière exposition consacrée à ce peintre datait d'ailleurs de 1942. Celui qui est devenu depuis le maire de Cabourg est venu visiter l'exposition de 2012, il a beaucoup aimé et m'a proposé de travailler sur une scénographie similaire à Cabourg. Ils avaient alors à Cabourg la Villa Bon Abri, bâtie par la famille architecte Parent, amie de Marcel Proust. Il m'a proposé alors de travailler dans ce lieu, en reprenant la problématique de 2012 et en l'ouvrant à d'autres artistes que Jacques-Émile Blanche, appartenant néanmoins à la même époque, en mettant en place un dispositif scénographique particulier. En effet, nous avons mis en place une scénographie permanente et évolutive, avec une rotation saisonnière des œuvres exposées. Certaines œuvres sont prêtées pour cinq ans, d'autres pour six mois. 80% des œuvres visent donc à être renouvelées. Nous avons ainsi voulu inventer un concept nouveau avec une exposition permanente et évolutive et avec des contenus qui varient et changent à chaque saison.

Pourquoi avoir pris Marcel Proust comme guide et comme fil conducteur ?

Jérôme Neutres : C'est un musée avec Marcel Proust et non sur Marcel Proust. En général les chefs-d'œuvre de la littérature sont des matrices, des machines à comprendre le monde. C'est l'éclairage qu'apporte Marcel Proust dans la Villa. *A la Recherche du temps perdu* est une boîte à outils pour voir et comprendre le monde. (Pour moi, elle l'est depuis 1988 lorsque j'ai découvert *À la Recherche du temps perdu*). Le roman proustien est quelque chose qui aide à voir le monde, à travers les yeux des autres. C'est d'ailleurs ce que dit Marcel Proust à propos des artistes dans *La Prisonnière* : « Le seul véritable voyage, le seul bain de jouvence, ce ne serait pas d'aller vers de nouveaux paysages, mais d'avoir d'autres yeux, de voir l'univers avec les yeux d'un autre, de cent autres, de voir les cent univers que chacun d'eux voit, que chacun d'eux est ». Cette phrase est d'ailleurs inscrite sur le panneau introductif de l'exposition. Proust est pris comme une méthode, comme une boîte à outils. D'ailleurs, La Belle Époque est déjà un concept éminemment proustien. C'est un concept à rebours. On en parle en 1936 quand cette période n'existe déjà plus, avec un regard postérieur et du recul. Lorsque cette période prend ce nom, elle est déjà du temps perdu. Or nous avons voulu montrer la contemporanéité de cette période, la permanence des choses : le musée a été créé comme une machine à remonter le temps. D'où le nom du musée « la Villa du temps retrouvé », c'est le temps retrouvé qui nous intéresse et non le temps perdu, c'est-à-dire la permanence des choses, la contemporanéité de la Belle Époque. C'est pourquoi Proust est notre guide : nous regardons cette période avec les yeux de Proust, comme une époque retrouvée et non perdue. C'était aussi une façon de rendre hommage à l'auteur, une invitation à relire Proust de façon indirecte. C'est pourquoi on ne présente pas la biographie de Marcel Proust, ni son œuvre dans le musée : le visiteur est invité à découvrir indirectement *A la recherche du temps perdu*.



C'est-à-dire ? Comment découvrons-nous Marcel Proust de manière indirecte ?

Jérôme Neutres : En découvrant les artistes contemporains de Marcel Proust, nous plongeons dans l'univers d'*A la recherche du temps perdu* et nous découvrons les sources d'inspiration de Proust. Prenons l'exemple du peintre de la *Recherche*, Elstir. De nombreux peintres ont inspiré ce personnage : Monet, Helleu, Prinnet. Les œuvres de ces différents peintres sont exposées dans la Villa. Cela permet au visiteur de pénétrer dans l'univers artistique de Marcel, sans qu'il y ait besoin de fiches explicatives ou de notices biographiques sur l'auteur. Nous découvrons aussi l'entourage de Marcel Proust : Barrès, Cocteau, Anna de Noailles qui vient régulièrement à Cabourg, la comtesse de Polignac, Suzette Lemaire (qui venait à Dieppe et qui inspira Madame Verdurin), Pierre Louÿs, Paul Baignères dans la maison duquel Jacques-Émile Blanche a dessiné le premier portrait de Marcel Proust. Nous avons créé un décor avec les voix, la musique (celle de Debussy ou celle de Félix Maillol, auteur de chanson populaire, qui adorait Marcel Proust). Évoquer cet univers artistique, cette atmosphère, c'est proposer aux visiteurs d'entrer dans ces œuvres et dans le livre d'une autre façon. Le visiteur s'imprègne des œuvres, il peut s'asseoir dans les fauteuils, feuilleter les livres ou les journaux de l'époque comme la *France illustrée*. Je trouve que c'est intéressant de pouvoir proposer au visiteur de prendre le temps de regarder et de réfléchir. La bibliothèque est ainsi en libre accès. Le visiteur découvre les œuvres contemporaines de Proust, de la gestation et de l'écriture d'*A la Recherche du temps perdu*. Cela permet de mieux comprendre le climat littéraire et culturel dans lequel a baigné Marcel Proust et ainsi de mieux comprendre son œuvre. Je voulais placer Marcel Proust dans son époque pour comprendre l'œuvre. Dans cette bibliothèque, le visiteur a accès aux livres publiés et écrits à l'époque de la *Recherche*. Placé à côté de ces œuvres, comme celles de Paul Bourget, le roman proustien apparaît d'autant plus comme une révolution comme les œuvres de Monet nous semblent révolutionnaires, à côté de celles de Prinnet ou de Helleu.

En effet, de nombreux cartels éclairent les relations entre les artistes exposés et Marcel Proust, entre les personnages de la Recherche et les personnages réels ou s'appuient sur des extraits de la Recherche ou de la correspondance de Proust. Pourquoi avoir choisi de citer les textes proustiens ?

Jérôme Neutres : Deux volumes ont retenu notre attention : *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* et *Sodome et Gomorrhe*. En effet, c'est dans ces deux tomes qu'il est le plus question de Balbec. D'ailleurs, c'est le non-lieu le plus cité de la *Recherche*. Avec les citations, le visiteur part à la recherche du Balbec perdu. On a alors des images de toute la côte normande, car Balbec ce n'est pas seulement Cabourg, c'est toute la côte normande. La Villa s'intègre dans un projet régional. Nous avons voulu montrer les modes de vie et les personnages peuplant ce paysage normand, et appartenant à la cosmogonie proustienne. Nous avons voulu créer une histoire avec les citations, un scénario, une narration. Les citations ont un rôle très pédagogique : elles éclairent les œuvres exposées, mais elles permettent au public non spécialiste et non proustien de rentrer dans l'œuvre de ce grand auteur. Il faut parler aux visiteurs qui n'ont pas lu Marcel Proust, s'adresser aux visiteurs qui ne connaissent pas l'œuvre proustienne. Nous avons voulu nous adresser à tous et aux jeunes.

Vous avez donc voulu démocratiser l'œuvre proustienne ?

Jérôme Neutres : Oui, le défi est de rendre l'œuvre accessible à tous et de donner envie à tous les types de visiteurs de se plonger dans la lecture d'*A la Recherche du temps perdu*. A Cabourg, le bassin de population est marqué par une forte densité et mixité sociale. Il y a différentes classes sociales avec différentes tranches d'âge. C'est un lieu familial. On a une diversité de public en termes d'âge et de catégories socio-professionnelles que vous n'avez pas ailleurs. Les contenus devaient donc s'adapter. La Villa du temps retrouvé est un lieu où tester des narrations muséographiques larges tout en étant exigeant. Je crois qu'il faut être populaire et exigeant. L'histoire est remplie de grandes œuvres qui sont populaires et exigeantes.

Est-ce le but de l'exposition temporaire sur Fantômas qui est une œuvre populaire ? En la juxtaposant à l'œuvre proustienne, est-ce une manière de rendre populaire A la recherche du temps perdu ?

Jérôme Neutres : Oui, cela permet de montrer deux visages de la culture de la Belle Époque. Ces deux auteurs sont contemporains, mais malgré leurs différences apparentes, ils ont des points communs. Dans les deux cas, les auteurs se sont inspirés de la littérature feuilletonesque. Ils nous plongent dans l'époque 1900. Ce sont des œuvres hors normes, créées par des génies. *Fantômas*, c'est trente-deux volumes en trente-deux mois et Proust a créé un roman hors norme. C'était d'ailleurs intéressant de voir l'influence qu'ont eue ces deux œuvres respectives sur les créateurs qui ont suivi. Ainsi *Fantômas*, c'est l'ancêtre de la série. C'était une manière de



montrer la culture populaire de la Belle Époque, ce qu'on appellerait la culture *mainstream* de l'époque dans laquelle a créé Marcel Proust. C'est aussi une manière de comprendre la gestation culturelle de la *Recherche*. Enfin, placé *Fantômas* et la *Recherche* côte à côte permet de découvrir un nouveau visage de Proust et de la *Recherche*, inviter le visiteur à (re)lire l'œuvre avec un éclairage différent.

Quels sont les visages que vous avez voulu donner de Marcel Proust ?

Jérôme Neutres : Ce qui nous intéresse, c'est de montrer le visage du texte, les images de l'imaginaire de Proust, de son environnement. Avec les marines, avec les images des rues de Cabourg et de la côte normande, avec la projection de films évoquant les mœurs et modes de vie de cette époque, nous plongeons dans le quotidien de Marcel Proust. Nous voulions que le visiteur découvre à quoi ressemblaient les personnes que Marcel Proust voyait et qui sont devenues des personnages du roman.

Le parcours de visite nous conduit vers une dernière salle qui est consacrée au processus d'écriture de la Recherche, avec la projection des pages manuscrites, des paperolles et du livre publié de Sodome et Gomorrhe. La Villa du temps retrouvé a-t-elle pour vocation que l'on comprenne le processus de création de la Recherche ?

Jérôme Neutres : La Villa du temps retrouvé se trouve à cinq minutes à pied du Grand Hôtel de Cabourg qui est le lieu du commencement d'*A la Recherche du temps perdu*. C'est là qu'un jour, revenant en 1907 dans le Cabourg où il allait enfant avec sa grand-mère, Marcel Proust fait l'expérience du passage du temps : il voit que ce décor n'est plus celui de sa jeunesse. C'est un télescopage. Il a alors le déclic, le déclic de ce chef-d'œuvre et de son idée phare : retrouver le temps perdu. Cabourg est le lieu où s'écrit concrètement *A la Recherche du temps perdu*. C'est d'ailleurs dans le Grand Hôtel de Cabourg qu'il va écrire des pans entiers de la *Recherche* pendant les cinq ans où il est venu à Cabourg. D'ailleurs, il demande au secrétaire du Grand Hôtel de taper à la machine les manuscrits de la *Recherche* (cette machine sera prochainement exposée à la Villa du temps retrouvé). Puis il rencontrera Agostinelli à Cabourg, il deviendra son chauffeur puis sera engagé comme secrétaire, dont la fonction sera de dactylographier les manuscrits de Proust. Ainsi, Marcel Proust va construire l'équipe de l'atelier de l'écriture de la *Recherche* à Cabourg. C'est pourquoi il est nécessaire d'évoquer la genèse du roman dans la collection permanente. Il s'agit de montrer l'atelier d'écriture d'*A la Recherche du temps perdu*.